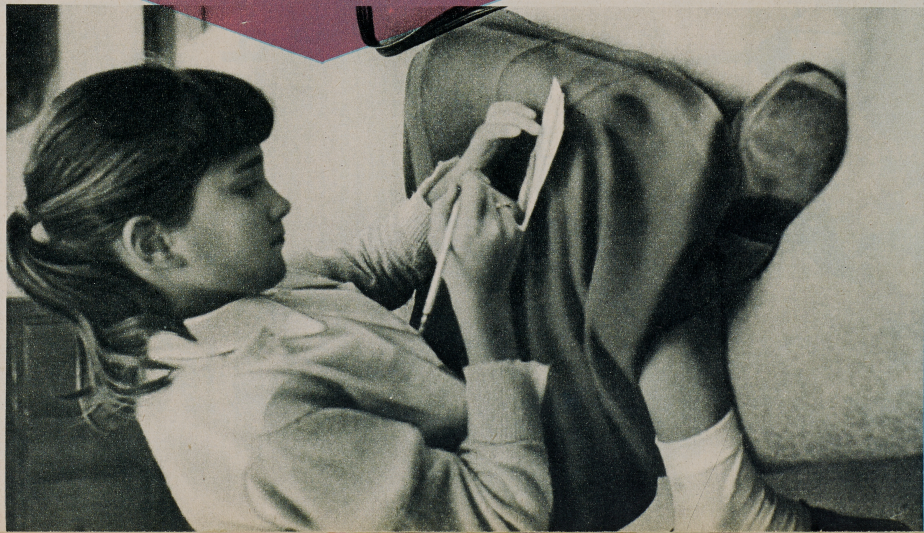


Françoise Giroud en Amérique (9)



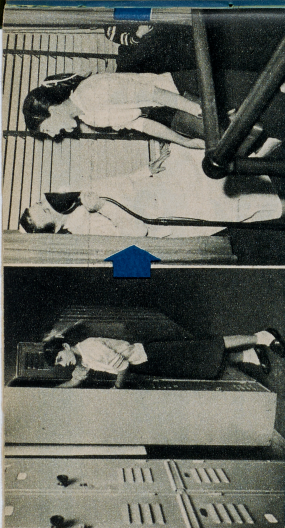
● Pendant son séjour en Amérique, Françoise Giroud vous a fait participer à son succès. (1) à la fièvre de la spéculation immobilière, à celle d'un grand magasin. Elle vous a présenté la servante d'un drug store, une vendeuse, des étudiantes, des femmes d'affaires, une décoratrice, une comédienne; elle vous a exposé leurs espoirs, leurs rêves, leur idéal. Aujourd'hui, c'est tout le problème de l'éducation moderne qu'elle étudie à travers Mia.

(1) Voir ELLE depuis le n° 302.



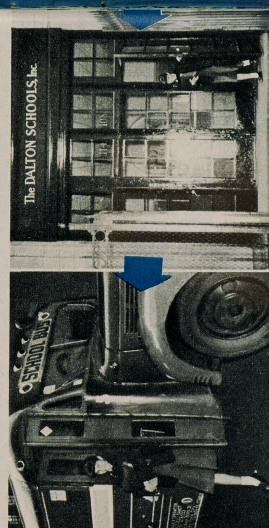
Mia, petite fille de 11 ans, est le type de la petite Américaine élevée à l'école et à la maison selon les méthodes modernes.

Cette petite fille est beaucoup plus forte en Démocratie qu'en Arithmétique



Mia arrive à la « Dalton School » : chaque élève dispose d'un placard où elle range tout, matériel, livres, cahiers.

Une infirmière examine la gorge de Mia, comme celle de ses amies à chaque arrivée. Les « suspects » ne sont pas admises.



L'autobus de l'école vient chercher les « petites » à domicile et les reconduit. Mia, qui est « grande », ne l'a pas que pour la photo.

La journée est terminée, Mia quitte l'école. Son père paie 1.000 dollars par an (400.000 francs) pour qu'elle y suive ses cours.

Mia a 12 ans. Son père est né en France, mais son résultat : une authentique petite Américaine. J'ai été à l'école pendant 3 jours, avec cette jeune personne que j'ai choisie de regarder de près. Elle fréquente une institution privée, la Dalton School, célèbre — et parfois critiquée — pour son système progressiste avancé.

On y trouve, poussées au maximum, ces méthodes humanitaires américaines, pratiquées dans toutes les écoles américaines.

— Pourquoi n'avez-vous pas Mia dans une école publique? — Je ne demande à son père.

Il m'a répondu, un peu offensé : — Enverrez-vous vos enfants dans une école publique? — Pourquoi pas? — Enverrez-vous vos enfants dans une école publique? — Pourquoi pas? — Enverrez-vous vos enfants dans une école publique? — Pourquoi pas?

Il n'est pas le seul dans ce cas. L'enseignement privé, qui est privilégié dans les institutions de la ville de New-York, la somme de tous les grands journaux, le New-York Post, a consacré plusieurs numéros à une enquête intitulée : « Le scandale de la ville de New-York ».

Me contentant et critiquant, s'adressent, je le répète, aux écoles municipales de New-York et on m'a affirmé que les différents côtés qu'il n'en était pas de même sur le reste du continent.

Il y a, cependant, personnel enseignant insuffisant, mauvaise hygiène, moralité des enseignants à l'enseignement des fondements de l'entretien et à l'ambiguïté de la morale, sont les reproches que l'on entend le plus souvent. Et toutes les enquêtes sur la délinquance de la jeunesse de New-York.

J'ai vu, à Queens, quartier populaire de New-York, une école bondée dont une aile a été détruite par un incendie.

incendie il y a six mois. Aucune réflexion n'a été entreprise. Des morceaux de plâtre et de charpente tombent dans les vitres. Des lampes de bureau bousillent les trous dans les vitres. D'un tout-à-l'égout voisin s'échappent des vapeurs nauséabondes. L'école est fréquentée par au moins 1.400 enfants, il en reste 180000 autres à placer dans des écoles privées.

Ce cas est extrême et j'ai vu aussi, à Great Neck, une école où la communauté élucide qui fonctionne selon les plus récentes méthodes. Mais le fait est que tous les New-Yorkais sont loin d'avoir une école de ce genre dans leur quartier et que le personnel enseignant, admirablement dévoué, est extrêmement insuffisant.

Précisons à titre indicatif que les institutions qui assignent à Great Neck sont payées de 1.000 à 7.000 dollars par an (c'est-à-dire de 1.000.000 à 3 millions de francs) et que l'on s'accorde généralement à juger ces sommes exorbitantes.

Conséquence plus d'écoles, améliorer l'enseignement est un argument qui revient dans tous les discours électoraux et qui pousse à un grand poids. Le financement des établissements scolaires est terriblement insuffisant. Les contributions privées, de dons, de fondations, fournies par les municipalités, l'Amérique manque d'écoles. La Commission de l'Éducation de l'État a un rapport de 191 pages d'où il ressort qu'il faut 1.500 millions de dollars (environ cent milliards de francs).

Mais, concluent les enquêteurs, si nous ne voulons pas que la politique éducatrice de l'école soit une politique d'indifférence et d'indifférence complaisante. Nous tournons l'initiative et l'originalité.

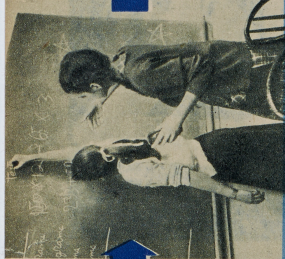
Les aménagements intérieurs de l'organisation scolaire sont caractéristiques d'un pays où la plupart des grosses fortunes ont été édifiées par des hommes ignorants qui veulent ensuite attacher leur nom à des recherches scientifiques, à tout ce qui a pour but de

(Suite p. 36)



Les professeurs font leurs cours dans une salle sans pupitre, les élèves sont assis sur des chaises, à l'aise, et les professeurs sont assis sur des chaises, à l'aise, et les professeurs sont assis sur des chaises, à l'aise.

Dans la salle de théâtre le « gouvernement » des enfants se fait chaque matin pour étudier séparément et sur leur demande.



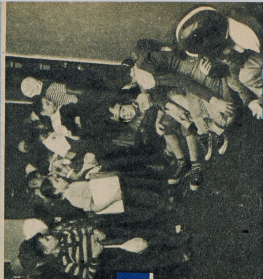
Le tableau noir a résisté au « programme » mais les professeurs n'interrogent les élèves que séparément et sur leur demande.



Mia a demandé au « prof de math » de l'interroger. Elle ne reçoit aucune note, n'est jamais classée. Le professeur note : « Interrogée ».



Au réfectoire, les demi-pensionnaires reçoivent : lait frais en boîte, chocolat fumant (pour supprimer le verre), un plat unique (diminue la cuisine).



Les filles croisent les garçons en entrant dans la cour et dans la salle de culture physique. Les filles ont à jouer au football et au basket-ball.

Ceux-là
sont
parfaits...

**FINIS
SOLIDES
ET BIEN FINIS**



SI JOLIES

**QUE SOIENT VOS JAMBES
Y APPORTERA ENCORE
UNE PERFECTION**



15 - 30 - 45 DENIERS
NYLON SURTORDU 15 D-60 GG

ET LE BAS INDÉMAILLABLE

Choisissez toujours le mieux adapté
à l'usage auquel vous le destinez

FRANÇOISE GIROUD

(Suite de la p. 37.)

un peu plus sur ses mœurs, ses croyances et les événements qui ont constitué son histoire et son existence.

« En vous référant à votre manuel, voici les questions auxquelles vous devez pouvoir répondre et dont vous devez pouvoir discuter en conférence à la fin du mois. » (Suivent dix questions concernant les Indes).

« Lisez un des livres suivants (quatre titres au choix). Vous y trouverez des informations sur les habitudes et les mœurs de cette contrée. Nous en discuterons ensemble. »

Mia organise son temps...

Munie de ce programme, Mia doit organiser elle-même son temps pour être prête à la fin du mois. Elle doit trouver elle-même à l'intérieur de son manuel les chapitres concernant les questions à étudier. Elle doit se procurer elle-même l'un des quatre livres recommandés. Et c'est ainsi pour chaque matière.

Tous les matins, de 9 h. 30 à 11 h. 30, elle est libre de se plonger dans son livre d'histoire ou dans son livre d'anglais, ou de s'amuser. C'est comme elle l'entend. Le professeur suggère une répartition du travail par semaine, mais seulement à titre d'indication. Si Mia ne veut rien faire pendant trois semaines et se bourrer de travail la dernière semaine, libre à elle.

Pendant ces heures matinales, les professeurs sont dans leur classe, dont la porte reste toujours ouverte. Mia peut aller à chaque instant consulter l'un ou l'autre. Elle peut également à sa convenance prier son professeur de l'interroger lorsqu'elle se croit prête à répondre à toutes les questions prévues. Les interrogatoires n'ont jamais lieu en public, ne donnent jamais lieu à compétition, ne permettent jamais à l'enfant ni de briller devant ses camarades ni d'être humilié. C'est affaire entre lui et son professeur.

Pendant les heures de cours proprement dites qui ont lieu l'après-midi, il n'y a pas d'interrogatoire. Professeur et élèves sont assis autour d'une table ronde. Le professeur parle sur un sujet donné; les enfants écoutent, posent des questions, discutent. Ils sont, au maximum, 15 par classe.

Jamais d'estrade dans les écoles progressistes où l'on supprime soigneusement tous les symboles d'autorité.

Le professeur n'est pas « au-dessus » de l'élève. Il est « à côté », matériellement et moralement, pour l'aider.

Quand elle sera adulte, Mia n'aura personne pour lui dire : « De telle heure à telle heure, tu dois faire cela et de telle heure à telle heure ceci, pour que ton travail soit accompli, pour que ta maison soit bien tenue, pour que les enfants soient bien soignés. » Ses éducateurs considèrent donc qu'elle doit le plus tôt possible apprendre à distribuer sa tâche quotidiennement à l'intérieur du temps dont elle dispose.

Mia est donc dressée :

1) à s'adapter au fonctionnement de la démocratie, telle qu'elle régit dans son pays;

2) à organiser son travail et en conséquence ses loisirs.

En outre, quand elle quitte l'école à 16 heures, elle a passé au moins une heure à la salle de gymnastique ou à la piscine, une demi-heure en récréation sur le toit en plein air. Elle a déjeuné d'un grand verre de lait, un morceau de viande, des légumes, un gâteau et elle a passé une heure à dessiner, ou à faire des travaux pratiques.

Résultat de cette éducation : Mia est une petite fille gaie, bien portante, nullement surmenée, et qui sait organiser son activité comme bien peu de femmes européennes de 30 ans. Mais à 12 ans elle n'a que quelques vagues notions d'histoire, de littérature; elle ne suivait pas en France une classe de 8^e et quand elle aura terminé les classes secondaires, la High School, elle en saura à peu près autant qu'un élève de 6^e chez nous.

...et apprend à vivre en société

Que fera-t-elle alors ? Tout au long de ses classes, à Dalton ou dans tout autre école, elle aura passé chaque année une série de tests, elle aura accompli des travaux manuels, elle aura appris à taper à la machine, elle aura participé aux spectacles montés par l'école non seulement en qualité d'actrice — pour acquérir aisance et assurance — mais aussi de costumière, de décoratrice; elle aura fabriqué le journal de l'école, elle aura joué son rôle dans des réunions d'information politique, etc., etc. Bref, ses parents, ses professeurs et elle-même auront eu de multiples occasions de discerner ce en quoi elle a le plus de chances

de réussir, ce vers quoi la portent ses goûts et ses dons.

Dès qu'une disposition naturelle se sera affirmée, pour la médecine ou pour la danse, pour les sciences ou pour la couture, elle la développera et l'exploitera à fond. Cette spécialisation précoce s'opère évidemment au détriment des connaissances générales. Elle se poursuit dans les Universités.

Si Mia n'a aucune faculté particulière, elle terminera ses classes à 17 ans, n'ayant véritablement appris qu'une chose, mais une chose essentielle dans son pays : l'art de travailler et de vivre en société.

Aujourd'hui, à 11 ans 1/2, Mia serait plus efficace et plus utile dans un bureau, dans un magasin ou simplement dans un intérieur que beaucoup de ces jeunes femmes françaises, qui vous disent : « Je sais faire beaucoup de choses, j'ai une licence de ceci ou de cela, j'ai absolument besoin de travailler. »

Hélas ! tout ce qu'elles ont appris, toute leur intelligence, tout leur courage, toute leur énergie ne leur donne pas ce que l'Américaine la plus médiocre a acquis sans effort pendant ses années d'école : la pratique, la technique du travail, la discipline, cette technique, on l'apprend en France dans les Grandes Ecoles. L'étudiant qui a fait Polytechnique, l'Inspection des Finances, Centrale ou Normale sait travailler.

Mais le bachelier — et la bachelière ? — Mais celle qui a fait correctement des études banales ? A quoi est-elle préparée ?

Mettez devant un piano un soi qui a fait des gammes pendant dix ans et un génie qui n'a jamais touché une note et le soi s'en sortira mieux. Le travail est un instrument dont toute l'Amérique doit savoir jouer. C'est pourquoi, dès l'enfance, elle fait des gammes. Ensuite, quel que soit son mode de vie, ménagère ou « femme de carrière », dame d'œuvres, politicienne ou servante, elle appliquera à son activité une bonne technique du travail.

Nous sommes si éloignés ici des méthodes françaises classiques qu'il est impossible d'établir des comparaisons. La synthèse des deux systèmes telle que de nombreux éducateurs français tentent de la réaliser serait probablement la formule idéale, mais mes connaissances à ce sujet sont trop superficielles.

L'HOMME AUX YEUX D'OR

(Suite de la p. 25.)

— Andy comptait sur cet argent supplémentaire pour arranger la cabane et bâtir une pièce pour le bébé, dit Hugh.

— Je le sais et je le regrette. Mais à l'impossible nul n'est tenu.

— Vous vous fichez de l'argent ? Hugh se tourna vers Dart, saisi d'une brusque fureur.

— Vous avez tout juste besoin de quatre murs et d'un peu de nourriture. Vous demandez beaucoup trop à Andy. Elevée comme elle l'a été ! Pourquoi diable n'est-elle pas restée à El Castillo ?

Dart fut stupéfait de cet accès de violence et de la brusque crispation des poings du médecin. Il regarda son ami et répondit avec douceur :

— C'est vrai, mais après tout Andy n'a pas un sort plus dur que les neuf dixièmes des êtres humains. Et notre demi-pauvreté ne durera pas toujours. Je suis compétent dans mon métier. Je réussirai. Je me demande d'ailleurs quelle mouche vous pique, ajouta-t-il en souriant. Vous n'êtes pas amoureux d'Andy ?

Hugh exhalait son souffle et ses mains se desserrèrent.

— Non, dit-il. Non. Mais j'ai eu une femme autrefois qui n'a pas pu supporter la demi-pauvreté, qui n'a pas voulu attendre que je réus-

sisse. Et sans moi, elle a eu une vie du tonnerre de Dieu. Elle est célèbre et riche à millions.

— Oh ! dit Dart embarrassé. Je comprends.

« Il l'aime encore », pensait-il, et une telle indulgence lui paraissait incompréhensible. Comment confier à aimer une femme qui préfère une autre vie... ou d'autres hommes ? Si Amanda avait décidé d'épouser Tim Merrill, si elle avait choisi l'existence frivole et brillante, qui exerçait sur elle un si puissant attrait, il aurait accepté la rupture sans hésitation. Certes, il aurait souffert atrocement. Il avait été très malheureux pendant leur séparation. Mais son amour serait mort et il n'aurait pas perdu son temps en vaines lamentations. On n'inflige plus à une femme infidèle l'atroce châtiment que les Apaches autrefois réservaient à l'adultère. Mais on peut la rayer de sa pensée. Dans un amour réciproque, quoi de plus beau que le don de soi ? Mais dépendre d'un être qui vous repousse c'est la plus honteuse des faiblesses.

— Vous ne remettez pas en marche cette sacrée bagnole, cria subitement Hugh. Vous croyez que j'ai toute ma journée à perdre ? Contre son habitude, il avait ouvert son cœur à Dart et s'en repentait déjà.

Descendez-moi au Lavoir, j'ai besoin d'un peu d'alcool.

Dart raconta à Amanda, en l'expurgeant, sa conversation avec Hugh, et la perspective d'entrer dans une maternité rassura la jeune femme.

— J'aurais eu très peur si le bébé était né ici. Hugh est un bon médecin, mais Maria est une vraie mère, et l'hôpital... Je veux que notre bébé soit bien soigné.

Elle sourit à Dart. La journée avait été bonne. A peine une petite nausée le matin après le premier déjeuner et un soupçon de migraine.

— Quand nous occuperons-nous de la nursery ? J'ai fait tous mes plans. Il y a tout juste l'espace nécessaire : deux mètres cinquante ou trois mètres, c'est assez pour un berceau, un pare et une baignoire. Notre petit Jonathan sera heureux comme un fils de roi.

Dart, fidèle à ses méthodes directes, ouvrit la bouche pour parler et se ravisa.

— C'est parfait, dit-il gaiement, et il se mit à pomper l'eau dans l'évier.

— Quand commencerons-nous les travaux ? Oh ! je comprends. Elle regarda les dessins du linoléum. Il faut économiser pour l'hôpital. Il vaut mieux que je reste ici, c'est